

JODI PICOULT

# Une étincelle de vie

roman traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Marie Chabin

*ACTES SUD*



*Pour Jennifer Hershey et Susan Corcoran.  
Si vous avez de la chance, vous vous retrouvez  
avec des collègues que vous adorez.  
Avec un peu plus de chance encore, elles sont  
comme des sœurs pour vous.  
XOX*



*La question n'est pas de savoir si nous serons ou non des extrémistes, mais quelle espèce d'extrémistes nous serons. Serons-nous les extrémistes de la haine ou les extrémistes de l'amour ?*

Révérend Dr MARTIN LUTHER KING JR.



17 HEURES





Le Centre est posé à l'angle de Juniper et Montfort derrière un portail en fer forgé, semblable à un vieux bouledogue dressé pour protéger son territoire. À une époque, le Mississippi abritait de nombreux bâtiments de ce style – des constructions quelconques, sans prétention, où l'on dispensait des services et répondait à des demandes. Puis de nouvelles normes visant à faire disparaître ces structures se sont multipliées : les couloirs devaient être suffisamment larges pour faire passer deux brancards et les centres médicaux qui ne remplissaient pas cette condition n'ont pas eu d'autre choix que de mettre la clé sous la porte ou de dépenser des fortunes en travaux d'aménagement. Les médecins ont été obligés de demander le statut de praticiens attachés des hôpitaux régionaux, alors même que la plupart d'entre eux habitaient dans un autre État et se trouvaient donc dans l'impossibilité d'honorer de tels engagements. S'ils n'obtenaient pas ce statut, les centres dans lesquels ils exerçaient se voyaient à leur tour menacés de fermeture. L'une après l'autre, ces structures ont baissé leur rideau et barricadé leurs portes. Le Centre ressemble désormais à une licorne : petit bâtiment rectangulaire peint en orange vif tirant sur le fluo, il est comme un étendard pour toutes celles qui ont parcouru des centaines de kilomètres avant de le trouver. C'est une couleur rassurante. Une couleur qui attire l'attention. Une couleur qui dit : *Je suis là si vous avez besoin de moi.* Et aussi : *Vous pouvez bien me faire ce que vous voulez, je ne partirai pas.*

Le Centre a souffert des coupes budgétaires votées par les politiciens et des attaques conduites par les manifestants. Il

a pansé ses plaies, s'est rétabli. Fut un temps où il portait le nom de Centre de gynécologie et de planning familial. D'aucuns pensent que certaines choses périssent dès lors que l'on cesse de les désigner par leur nom. L'appellation du centre a donc été amputée, telle une blessure de guerre. Mais il a survécu. D'abord sous le nom de Centre de gynécologie avant de s'appeler simplement : le Centre.

Ce vocable lui va comme un gant. Le Centre incarne le calme au cœur de la tempête idéologique. C'est le soleil dans un monde de femmes qui n'ont plus ni le temps ni le choix, des femmes qui ont besoin d'être guidées par une lumière.

Comme tout ce qui brille d'un éclat intense, le Centre exerce une attirance magnétique. Il est une boussole guidant les personnes qui en ont besoin. Et celles qui le haïssent sont incapables de regarder ailleurs.

Aujourd'hui n'est pas un bon jour pour mourir, pense Wren McElroy. Certaines filles de quinze ans trouvent peut-être que mourir d'amour est un concept follement romantique mais Wren a lu *Roméo et Juliette* l'an dernier, en cours de littérature anglaise, et elle trouve pour sa part qu'il n'y a absolument rien de magique dans le fait de se réveiller au fond d'une crypte à côté du corps sans vie de son amoureux avant de lui prendre son poignard pour se l'enfoncer dans la poitrine. Ça et puis *Twilight* – laisse tomber. Elle a écouté ses profs raconter les histoires de héros dont la mort tragique aurait soi-disant magnifié l'existence au lieu de la raccourcir. Wren avait six ans quand sa grand-mère était morte dans son sommeil. Des gens qu'elle ne connaissait pas n'arrêtaient pas de dire que c'était un cadeau du ciel de mourir quand on dort, mais en voyant sa mamie avec son teint cireux dans le cercueil ouvert, elle s'est demandé quel genre de cadeau ça pouvait bien être. Parce qu'en allant se coucher la veille au soir, sa grand-mère s'était peut-être dit : *Demain matin, j'arrosrai l'orchidée. Demain matin, je terminerai ce roman. J'appellerai mon fils.* Tant de choses laissées en suspens. Non, c'est carrément impossible de transformer la mort en truc cool.

Il y a deux heures, Wren n'avait encore jamais vu de personne morte à part sa grand-mère. Maintenant, elle peut raconter à quoi ça ressemble de mourir, et pas seulement d'être mort. Une minute plus tôt, Olive était là, en train de la dévisager fixement, comme si le fait de garder les yeux ouverts allait lui permettre de s'accrocher à la vie et puis, tout à coup, ces mêmes yeux avaient cessé d'être des fenêtres pour devenir des miroirs où Wren n'avait plus vu que le reflet de sa propre terreur.

Elle ne veut plus regarder Olive mais c'est plus fort qu'elle. La morte est allongée par terre comme si elle faisait la sieste, un coussin de la banquette calé sous la tête. Sa chemise imbibée de sang est relevée sur le côté, dévoilant sa taille et ses côtes. Pâle en surface, sa peau vire au mauve strié d'un mince cordon violet à l'endroit où son dos touche le sol. Wren comprend brusquement pourquoi : c'est parce que le sang d'Olive ne circule plus à l'intérieur de son corps, alors qu'elle est morte depuis deux heures à peine. L'espace d'un instant, elle pense qu'elle va vomir.

Elle n'a pas envie de mourir comme Olive.

Ce qui fait d'elle, vu les circonstances, une personne horrible.

Il y a peu de chances pour que cela arrive, mais si Wren avait le choix, elle préférerait mourir dans un trou noir. Ce serait instantané et ce serait épique. Comme une pulvérisation, au sens propre du terme, à l'échelle atomique. Pour devenir de la poussière d'étoiles.

C'est son père qui lui a appris tout ça. Il lui a offert son premier télescope pour ses cinq ans. C'est à cause de lui qu'elle voulait devenir astronaute quand elle était petite puis astrophysicienne dès qu'elle a su de quoi il s'agissait. Lui aussi rêvait de piloter une navette spatiale qui aurait exploré tous les coins et les recoins de l'Univers jusqu'au jour où la fille avec qui il sortait était tombée enceinte. Alors au lieu d'aller à l'université, il avait épousé la mère de Wren, était entré dans la police comme simple flic puis était devenu inspecteur et s'était lancé dans l'exploration de tous les coins et les recoins de Jackson, Mississippi. Il disait à Wren que travailler à la NASA était la meilleure chose qui ne lui soit pas arrivée.

Le jour de l'enterrement de sa grand-mère, il s'était mis à neiger alors qu'ils rentraient chez eux. Wren n'avait jamais connu un temps pareil dans le Mississippi et elle était terrifiée de voir le monde tourbillonner autour d'elle, partir à la dérive. Son père s'était tourné vers elle : *Spécialiste de mission McElroy, allumez les propulseurs*. Elle n'arrêtait pas de pleurer, alors il avait enfoncé un tas de boutons au hasard : l'air conditionné, les feux de détresse, le régulateur de vitesse. Des voyants rouges et bleus brillaient comme sur les écrans de contrôle d'un centre spatial. *Spécialiste de mission McElroy, préparez-vous à passer en hyperspace*. Il avait allumé les phares : la neige s'était transformée en un tunnel d'étoiles filantes et Wren, ébahie, avait oublié d'avoir peur.

Elle regrette de ne pas pouvoir appuyer sur un bouton pour remonter le temps, là, tout de suite.

Elle regrette de ne pas avoir dit à son père qu'elle venait ici.

Elle regrette de ne pas lui avoir donné l'occasion de la convaincre de ne pas y aller.

Elle regrette d'avoir demandé à sa tante de l'accompagner.

Si ça trouve, tata Bex repose peut-être à la morgue à l'heure qu'il est. Son corps est en train de se métamorphoser en arc-en-ciel. Et tout ça, c'est sa faute.

*Toi*, lance l'homme qui tient une arme à la main et sa voix la ramène brusquement dans le présent. Il a un prénom mais elle préfère ne pas y penser. Ça le rendrait humain alors que ce n'est pas un humain ; c'est un monstre. Pendant qu'elle était perdue dans ses réflexions, il s'est approché d'elle. Et maintenant, il la vise avec son revolver. *Debout*.

Les autres retiennent leur souffle avec elle. Au cours des dernières heures, ils se sont fondus en un seul organisme. Les pensées de Wren circulent dans l'esprit des autres femmes. L'odeur fétide de sa peur leur colle à la peau.

Le sang continue de se répandre sur le bandage que l'homme a enroulé autour de sa main. C'est une victoire minuscule. C'est aussi ce qui donne à Wren la force de se lever alors que ses jambes sont en compote.

Elle n'aurait pas dû venir au Centre.

Elle aurait dû rester une petite fille.

Parce que maintenant elle n'est plus du tout sûre de vivre assez longtemps pour devenir autre chose.

Wren entend le cliquetis du revolver et elle ferme les yeux. Elle ne voit plus que le visage de son père – ses yeux couleur jean délavé, la courbe délicate de son sourire – lorsqu'il observe le ciel à la tombée de la nuit.

George Goddard avait cinq ans lorsqu'il a vu sa mère essayer de tuer son père en le brûlant vif. Pendant qu'il cuvait sur le canapé, elle a aspergé son linge sale avec de l'essence à briquet, gratté une allumette puis renversé la corbeille en flammes sur son mari endormi. Le colosse s'est levé d'un bond en vociférant et en se tapotant le corps avec des mains larges comme des battoirs. La mère de George se tenait à distance, un verre d'eau à la main. *Mabel!* hurlait son père. *Mabel!* Mais sa mère a bu tranquillement son verre jusqu'à la dernière goutte, sans même essayer d'éteindre le feu. Et quand son père s'est rué dehors pour se rouler dans la terre comme un porc, elle s'est tournée vers lui. *Que ça te serve de leçon*, a-t-elle lancé.

George n'a jamais eu l'intention de suivre les traces de son père, mais de la même manière qu'un pépin de pomme se transformera forcément en pommier, il n'est pas devenu le meilleur des maris. Il le sait, maintenant. C'est pour cette raison qu'il a décidé d'être le meilleur des pères. Et c'est pour cette raison que ce matin il a avalé tous ces kilomètres pour se rendre au Centre, le dernier endroit où l'on pratique encore des avortements dans l'État du Mississippi.

Ce qu'ils ont arraché à sa fille, elle ne le récupérera jamais, même si elle n'en est pas encore consciente. Mais ça ne veut pas dire qu'il ne peut pas leur en faire payer le prix.

Il inspecte la salle d'attente. Trois femmes sont recroquevillées côte à côte sur une rangée de sièges. À leurs pieds, l'infirmière est en train de refaire le pansement du docteur. George ricane intérieurement. Docteur, mon cul. Ça se saurait si ce type soignait les gens. Il aurait dû le flinguer – il *aurait* flingué s'il n'avait pas été dérangé en ouvrant le feu dès son arrivée.

Il imagine sa fille assise sur un de ces sièges. Il se demande comment elle est venue jusqu'ici. Est-ce qu'elle a pris le bus ? Est-ce que c'est une copine qui l'a amenée ou bien (l'idée même le répugne) est-ce que c'est le garçon qui l'a mise dans le pétrin ? Il s'imagine dans un univers parallèle, débarquant ici avec son flingue et l'apercevant assise sur une chaise, à côté des brochures expliquant tout sur les MST. Il l'aurait attrapée par la main et entraînée loin d'ici.

Qu'est-ce qu'elle va penser de lui, maintenant qu'il a tué quelqu'un ?

Comment est-ce qu'il va s'y prendre pour revenir vers elle ?

Comment est-ce qu'il va s'y prendre pour revenir tout court ?

Il y a huit heures, tout ça ressemblait à une croisade : un œil pour un œil, une vie pour une vie.

Un cœur palpite dans sa blessure. George essaie de replacer la bande de gaze avec ses dents mais le tissu s'effiloche. Il aurait fallu serrer plus fort mais qui accepterait de l'aider, ici ?

La dernière fois qu'il avait éprouvé cette sensation que les murs se refermaient sur lui, il avait pris sa fille dans ses bras – bébé tout rouge, en pleurs et fébrile, mais ça, il ne le savait pas et de toute manière il n'aurait pas su comment la soigner – et était parti chercher de l'aide. Il avait conduit jusqu'à ce que sa fourgonnette tombe en panne d'essence. Il était 1 heure du matin. Il avait continué à pied. Marché sans s'arrêter et croisé finalement une bâtisse éclairée, la seule alentour, coiffée d'un toit plat, tout ce qu'il y a de plus ordinaire. La porte n'était pas fermée à clef. Ce n'est qu'en pénétrant à l'intérieur et en apercevant les bancs et la silhouette en bois de Jésus sur la croix qu'il avait compris où il était : dans une église. La lumière qu'il avait aperçue de l'extérieur provenait des cierges dont les flammes vacillaient sur l'autel. *Reviens*, avait-il ordonné à voix haute à l'adresse de sa femme qui avait sûrement traversé la moitié du pays à l'heure qu'il était. Il était sans doute fatigué. Et déconnecté de la réalité. Pourtant, il avait clairement entendu quelqu'un lui répondre : *Je suis déjà avec toi*. La voix chuchotée s'élevait à la fois du Jésus en bois et de l'obscurité qui l'entourait.

La conversion de George avait été aussi simple que ça – aussi enveloppante. Sa fille et lui avaient fini par s'endormir sur le sol

recouvert de moquette. Au matin, le pasteur Mike l'avait réveillé en le secouant doucement. La femme du pasteur gazouillait avec le bébé. Il y avait une table copieusement garnie et une chambre miraculeusement libre. À l'époque, George ne croyait en aucun dieu. Ce n'était pas Jésus qui était entré dans son cœur, ce jour-là. C'était l'espoir.

Hugh McElroy, le négociateur avec qui George dialogue depuis plusieurs heures, lui a assuré que sa fille saurait qu'il a agi pour la protéger. Il lui a promis que s'il acceptait de coopérer, tout pourrait encore bien se terminer. Mais George sait pertinemment qu'à l'extérieur du bâtiment des hommes armés, les yeux rivés sur la porte, attendent qu'il sorte.

George a envie que ça se termine. Vraiment. Il est au bout du rouleau, moralement et physiquement, et il a du mal à imaginer une fin de partie. Il n'en peut plus de les entendre chialer. Il voudrait juste faire un bond dans le temps et se retrouver assis auprès de sa fille, à l'époque où elle le regardait avec des yeux remplis d'admiration.

Parce qu'il n'est pas dupe : Hugh McElroy raconterait n'importe quoi pour l'inciter à se rendre. Ce n'est pas simplement par rapport à son boulot. McElroy veut qu'il relâche les otages pour la même raison que lui les a enfermés ici : pour tenter de rattraper le coup.

Soudain, George sait ce qu'il va faire. Il replace le chien du revolver. "Debout. Toi, là", ordonne-t-il à la fille qui porte un nom d'oiseau\*, celle qui lui a lacéré la main. Celle dont il compte se servir pour donner une leçon à Hugh McElroy.

Règle numéro un dans une négociation avec un preneur d'otages : éviter de tout faire foirer.

C'est le conseil que les instructeurs ont donné à Hugh lorsqu'il a intégré l'équipe régionale. Ne pas aggraver une situation déjà tendue. Ne pas s'opposer au preneur d'otages. Ne pas lui dire non plus : *Je comprends*, parce que ce n'est sûrement pas vrai. Parler de manière à atténuer ou à minimiser la

\* En anglais, Wren signifie roitelet. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

menace ; et garder en tête que la meilleure façon de communiquer consiste parfois à se taire. L'écoute active s'avère beaucoup plus efficace qu'un bavardage incessant.

Il existe différentes catégories de preneurs d'otages. Il y a ceux qui agissent sous l'emprise de la drogue, de l'alcool, du chagrin. Ceux qui se sentent investis d'une mission politique. Ceux qui soufflent sur les braises d'une vengeance jusqu'à ce que les flammes jaillissent et les engloutissent. Et puis il y a les sociopathes : ceux-là ne ressentent pas la moindre trace d'empathie. Assez bizarrement pourtant, il est parfois plus facile de traiter avec eux parce qu'ils comprennent le concept de commandement. Si on réussit à faire avaler au sociopathe qu'on n'a aucune intention de lui céder les manettes, c'est déjà un pas en avant. On peut lui dire par exemple : *Ça fait maintenant deux heures (ou six ou seize) que nous sommes là et je sais ce qui se passe dans votre tête. Mais il est temps de trouver un plan B. Parce que dehors il y a des hommes qui pensent que la situation a assez duré et qui veulent régler ça par la force.* La force, voilà ce que les sociopathes comprennent le mieux.

D'un autre côté, cette méthode peut échouer lamentablement si l'on a affaire à un dépressif capable de mettre fin à ses jours en entraînant d'autres personnes avec lui.

Quoi qu'il en soit, il est essentiel d'établir un lien avec le preneur d'otages, d'abord pour s'assurer qu'on sera bien sa seule source d'informations et pour se donner le temps de recueillir des renseignements précieux sur son compte. À quel genre de ravisseur a-t-on affaire ? Quels éléments ont précipité le passage à l'acte, la fusillade, le point de non-retour ? On peut jeter les bases d'une relation à partir d'une conversation anodine sur le sport, la météo, les programmes télévisés. On découvre peu à peu ses goûts et ses aversions, ce qui compte pour lui. Est-ce qu'il aime ses enfants ? Sa femme ? Sa mère ? Pourquoi ?

À partir du moment où l'on arrive à cerner le *pourquoi*, il devient possible de réfléchir à des solutions propres à désamorcer la situation.

Hugh sait que les meilleurs négociateurs comparent leur boulot à une chorégraphie, un exercice de funambule, un pas de deux complexe.



Il sait aussi que tout ça, c'est des conneries.

Personne ne va interroger les négociateurs impliqués dans des prises d'otages qui se sont soldées par un bain de sang. Seuls ceux ayant réussi leur mission se retrouvent face aux micros et se croient obligés de décrire leur travail comme une sorte d'art mystique. En réalité, c'est un coup de poker. De la chance à l'état pur.

Et Hugh McElroy craint fort que sa chance ne soit sur le point de le lâcher.

Il observe la scène qu'il supervise depuis déjà plusieurs heures. Le centre de commandement est un chapiteau que le service a utilisé quelques semaines plus tôt, à l'occasion d'une kermesse de quartier organisée pour la promotion des prises d'empreintes digitales permettant d'assurer la sécurité des enfants. Des agents sont postés tout autour du bâtiment, formant comme un collier de perles bleues. Les journalistes ont été regroupés derrière une barrière de police. (On pourrait les croire suffisamment intelligents pour se tenir à l'écart d'un forcené armé d'un revolver, mais non, la course à l'audimat passe vraisemblablement avant tout pour eux.) Pareilles à des menaces vidées de leur sens, des pancartes montrant de gigantesques photos de bébés *in utero* ou barrées de slogans écrits à la main jonchent le trottoir : ACCOUCHER SOUS X PLUTÔT QU'AVORTER ! LA MOITIÉ DES PATIENTES SUBISSANT UNE IVG MEURENT DANS CES CENTRES !

Les ambulances attendent dans un coin, abritant des secouristes munis de couvertures de survie, de diffuseurs portables pour perfusion et de kits de réhydratation. Le groupe d'intervention spéciale est en place, prêt à entrer en action dès que le signal sera donné. Leur chef, le capitaine Quandt, a essayé de débarquer Hugh de l'opération (qui lui jetterait la pierre ?) avant de prendre la décision de donner l'assaut. Mais Hugh sait que Quandt ne pourra mettre aucune de ses menaces à exécution en son âme et conscience – pas maintenant, alors qu'il a presque réussi à convaincre George Goddard de se rendre.

C'est exactement le pari qu'il a pris en brisant cinq heures plus tôt la deuxième règle fondamentale d'une négociation, déboulant sur les lieux de la prise d'otages au volant d'une

voiture banalisée, aboyant des ordres aux deux agents de police arrivés les premiers sur place.

Ne jamais oublier que c'est le travail – voilà la deuxième règle d'une bonne négociation.

Négocier avec un preneur d'otages n'est pas un test de virilité. Ce n'est pas non plus une occasion de jouer au preux chevalier en armure rutilante ni un moyen de décrocher son fameux quart d'heure de célébrité. Ça peut réussir tout comme ça peut rater, même quand on respecte les consignes au pied de la lettre. Il n'y a absolument rien de personnel là-dedans.

Mais Hugh a tout de suite su que ça ne se passerait pas ainsi, pas aujourd'hui, pas cette fois, parce que le contexte est radicalement différent. Dieu seul sait combien il y a de cadavres à l'intérieur, en plus des cinq otages toujours en vie. Et l'un de ces otages se trouve être sa fille.

Le capitaine de l'unité spéciale se matérialise soudain devant lui.

— On y va, déclare-t-il. Je vous prévien par politesse.

— Vous commettez une erreur, réplique Hugh. Je vous prévien par politesse.

Quandt tourne les talons et commence à parler dans le talkie-walkie fixé à son épaule. "On y va dans cinq... quatre..." Sa voix se brise. "On arrête tout ! Je répète : *opération annulée !*"

Hugh relève brusquement la tête, curieux de voir pourquoi Quandt a changé d'avis.

La porte du Centre s'est ouverte et deux femmes sortent du bâtiment.

Quand la mère de Wren habitait encore avec eux, elle avait installé dans le salon un chlorophytum chevelu en haut d'une bibliothèque. Wren et son père ont oublié de l'arroser après son départ mais la plante araignée avait manifestement décidé de braver la mort. Franchissant les rebords de son pot, elle a laissé ses feuilles déferler vers une fenêtre, telle une étrange cascade végétale déjouant toutes les lois de la logique et de la gravité.

Wren ressent la même chose en ce moment : elle bascule sur ses pieds en direction de la lumière chaque fois que la porte

s'ouvre, attirée vers l'endroit où se tient son père, dehors sur le parking.

Mais ce n'est pas elle qui sort du bâtiment. Elle n'a pas la moindre idée de ce que son père a bien pu dire à George lors de leur dernière conversation téléphonique, toujours est-il que ça a marché. George a remis en place le chien du revolver et lui a demandé de pousser la banquette qu'il avait installée contre la porte pour la barricader. Bien que les otages ne puissent pas parler sans qu'il les entende, un courant circule entre eux. Et lorsqu'il a ordonné à Wren de déverrouiller la porte, elle s'est même surprise à penser qu'elle sortirait d'ici saine et sauve.

Joy et Janine sont parties en premier. Puis George a ordonné à Izzy de sortir avec le Dr Ward assis dans le fauteuil roulant. Pendant un quart de seconde, Wren a cru que son tour était arrivé mais George l'a attrapée par les cheveux et tirée à l'intérieur. Sur le seuil, Izzy se retourne vers elle, le visage sombre. Wren secoue discrètement la tête. Le Dr Ward est blessé. Une telle occasion ne se représentera certainement pas. Izzy doit l'évacuer. Elle est infirmière ; elle sait. "Wren...", murmure Izzy, mais George claque la porte derrière elle et tourne le verrou. Puis il relâche Wren et lui fait signe de replacer la banquette devant la porte.

Une bouffée de panique lui serre la gorge. Il veut peut-être se venger de ce qu'elle lui a fait. Elle est seule, maintenant, enfermée avec cet animal. Enfin, pas tout à fait... Ses yeux glissent sur le corps d'Olive allongé par terre.

Tata Bex est peut-être avec Olive, à l'heure qu'il est, là où on va quand on est mort. Peut-être qu'elles l'attendent toutes les deux.

George s'affale sur la banquette, enfouit son visage entre ses mains. Il tient toujours son revolver. Wren a l'impression que l'arme lui fait un clin d'œil.

— Vous allez me tuer ?

Il se redresse, visiblement étonné qu'elle prenne la peine de poser la question. Wren se force à rencontrer son regard. L'un de ses yeux part très légèrement vers la droite, pas au point de lui donner un air bizarre, mais suffisamment pour

qu'il soit difficile de se concentrer sur son visage. Est-ce que ça l'oblige à choisir le côté qu'il veut regarder ? Il passe sa main blessée sur sa joue.

Quand Wren était petite, elle aimait prendre le visage de son père entre ses mains pour caresser sa barbe naissante. Ça faisait un bruit de râpe sous ses doigts. Il souriait pendant qu'elle jouait avec sa mâchoire comme si c'était un instrument de musique.

— Est-ce que je vais te tuer ? lance George en s'adossant aux coussins. Ça dépend.

Tout s'est passé tellement vite. Il y a encore une minute de cela, Janine Deguerre était otage et la voilà à présent dans une tente médicale, entourée d'une équipe d'urgentistes. Elle regarde autour d'elle pour essayer de repérer Joy mais l'otage libérée en même temps qu'elle n'est pas dans les parages.

— Pouvez-vous suivre la lumière, madame, s'il vous plaît ? demande le secouriste qui l'a accueillie ici.

Janine reporte son attention sur le jeune type qui doit avoir son âge, en fait – à peu près vingt-quatre ans. Elle cligne des yeux tandis qu'il agite une petite lampe torche devant elle.

Elle tremble. Pas de froid mais parce qu'elle est sous le choc. Elle a reçu un coup de crosse de revolver sur la tempe tout à l'heure et sa tête lui fait encore mal. Le secouriste pose une couverture de survie argentée sur ses épaules, comme celles qu'on remet aux marathoniens lorsqu'ils franchissent la ligne d'arrivée. C'est un peu ce qui s'est passé, d'ailleurs... Elle a couru un marathon, au sens métaphorique du terme. En tout cas, elle a franchi une ligne.

Le soleil rasant anime les ombres, de sorte qu'il est difficile de distinguer la réalité de ce qui n'est peut-être qu'une illusion d'optique. Il y a encore cinq minutes, Janine était en situation de grand danger et pourtant, c'est ici, sous cette bâche en plastique, alors qu'une nuée de médecins et de policiers s'agitent autour d'elle, qu'elle se sent isolée. Le simple fait de franchir le seuil de cette tente l'a remise à sa place initiale, c'est-à-dire de l'autre côté.

Elle tend le cou pour essayer d'apercevoir Joy. Ils l'ont peut-être conduite à l'hôpital, comme le Dr Ward. À moins qu'elle ne leur ait dit, après s'être assurée que Janine ne pouvait pas entendre : *Éloignez-moi vite de cette salope.*

— Je crois que nous allons devoir vous garder en observation, déclare le secouriste.

— Je me sens bien, objecte Janine. Je vous assure. J'ai juste envie de rentrer chez moi.

Il fronce les sourcils.

— Est-ce que quelqu'un peut veiller sur vous cette nuit ? Au cas où vous auriez besoin d'aide ?

— Oui, ment Janine.

Un policier s'accroupit près d'elle.

— Si vous vous en sentez la force, nous aimerions d'abord faire un crochet par le poste de police pour prendre votre déposition.

Janine panique. Est-ce qu'ils ont fait des recherches sur elle ? Est-ce qu'elle doit passer aux aveux ? Est-ce qu'il faut jurer sur la Bible, comme au tribunal ? Ou est-ce qu'elle peut profiter encore un peu de toute cette compassion qu'on lui témoigne pour le moment ?

Elle acquiesce d'un signe de tête, se lève. Suit l'agent de police qui la guide doucement vers la sortie. Serre autour d'elle la couverture de survie comme s'il s'agissait d'une cape ourlée d'hermine.

— Attendez, dit-elle soudain. Et les autres, alors ?

— Nous les recevrons dès que cela sera possible, assure le policier.

— Et la jeune fille ? insiste Janine. L'adolescente... Elle est sortie ?

— Ne vous inquiétez pas.

Une flopée de journalistes l'interpellent, crient des questions qui s'entremêlent. S'interposant entre eux et elle comme un bouclier, l'agent l'escorte jusqu'à un véhicule de police stationné à quelques mètres. Dès que la portière se referme, la chaleur devient étouffante. La voiture démarre et Janine se tourne vers la vitre.

Sur la route du commissariat, ils croisent un panneau d'affichage. Janine le reconnaît : elle a participé à la collecte de

fonds pour qu'il puisse être installé. La photo montre deux bébés – un blanc et un noir – souriant de toutes leurs gencives. Et la légende dit : **SAVEZ-VOUS QUE MON CŒUR BAT DIX-HUIT JOURS APRÈS MA CONCEPTION ?**

Janine connaît un tas d'informations de ce genre. Elle sait aussi comment les différentes cultures et religions considèrent les êtres vivants. Les catholiques croient que la vie apparaît dès la conception. Chez les musulmans, il faut attendre quarante-deux jours à partir de la conception pour qu'Allah envoie un ange qui transforme l'ovule et le sperme en être vivant. Selon Thomas d'Aquin, l'avortement est un homicide au bout de quarante jours pour un embryon mâle et quatre-vingts jours pour un embryon femelle. Il y a aussi les originaux : chez les Grecs anciens, le fœtus possédait une âme végétative, à l'état de "légume", et les Juifs, eux, affirment que l'âme se forme à la naissance. Janine sait comment s'y prendre pour démontrer habilement ces opinions au cours d'une conversation.

Au fond, tout cela n'est pas très rationnel, si ? Comment se fait-il que les avis divergent autant quand il s'agit de savoir à quel moment commence la vie d'un être humain ? Pour quelle raison la législation du Mississippi affirme-t-elle que l'embryon est un être vivant alors que celle du Massachusetts prétend le contraire ? Est-ce qu'il ne s'agit pas du même bébé, qu'il ait été conçu dans un lit à Jackson ou sur une plage de Nantucket ?

Ça lui donne mal à la tête de ressasser ça. Comme tout le reste en ce moment.

Il va bientôt faire nuit. Assise par terre en tailleur, Wren garde un œil sur George. Il est toujours sur la banquette, les coudes posés sur les genoux, tenant mollement le revolver dans sa main droite. Elle déchire l'emballage des gâteaux fourrés à la figue – c'est tout ce qui restait dans la corbeille d'en-cas de la salle de repos. Son estomac gronde.

Elle avait peur du noir quand elle était petite. Elle demandait à son père de venir avec son arme de service dans son holster et l'obligeait à inspecter sa chambre de fond en comble :

sous le lit, entre le matelas et le sommier, sur les étagères du haut, dans la penderie. Elle se réveillait parfois en pleine nuit, persuadée d'avoir vu, assise au bout de son lit, une créature effrayante avec de longues dents pointues et des yeux jaunes braqués sur elle.

Maintenant, elle sait : les monstres *existent* vraiment.

Wren avale sa salive.

— Votre fille, dit-elle. Comment elle s'appelle ?

George se redresse.

— Ferme ta gueule.

La violence de sa réaction la fait reculer de quelques centimètres mais, en bougeant, sa jambe effleure quelque chose de froid et rigide. Elle sait tout de suite ce que c'est – ou plutôt *qui* c'est – et se retient de pousser un cri. Au lieu de ça, elle se décale légèrement en avant puis enroule ses bras autour de ses genoux pliés.

— Je suis sûre que votre fille a envie de vous voir.

Le tueur a un profil irrégulier, antipathique.

— Tu ne sais rien du tout.

— Je suis sûre qu'elle a envie de vous voir, insiste-t-elle.

*Je le sais, pense-t-elle encore, parce que c'est tout ce que je veux, moi aussi. Voir mon père.*

Elle ment.

Au commissariat, assise en face de l'inspecteur qui enregistre sa déposition, Janine raconte des salades.

— Pour quelle raison êtes-vous venue au centre médical ce matin ? lui a-t-il demandé pour commencer.

— Pour faire un frottis, a-t-elle répondu.

Pour le reste, elle a dit la vérité et ça ressemble à un film d'horreur : les coups de feu assourdissants, l'employée du Centre qui s'écroule sur elle et la fait basculer par terre. Janine a revêtu le tee-shirt propre fourni par les urgentistes et, pourtant, elle sent encore le sang chaud de la femme (tellement de sang) imprégnant le tissu de sa robe. Baissant les yeux sur ses mains, elle s'étonne presque de ne plus les voir tachées de rouge.

— Et ensuite, que s'est-il passé ?